

mister elbows

mister elbows

TEXTE + POLAROĪDS

NO PICTURE.ORG

1

Mes activités artistiques m'ont très tôt conduite vers les travaux de Patricia Smith, dite Patti Smith. Amoureuse de ses disques et de ses livres (un rayonnage de ma bibliothèque y est entièrement consacré, c'est un peu plus qu'une planche de bois clair, c'est un autel miniature), j'ai d'emblée aimé sa façon de dériver vers des supports extérieurs à la musique et à l'écriture. Ainsi les Polaroids, ces instantanés biographiques, ces carrés de temps, ces pages d'étoile intime, me transportent, m'habitent, j'en suis folle. Quand j'en discute avec mon amie Marie, elle aussi acquise à la cause P.S., elle me dit : « Delphine, tu es folle », on se parle sans détour. Ces images sont devenues des poteaux qui clôturent mon esprit, des bâtons de sagesse dressés vers mes cieus intérieurs. Les contempler me rassure. Je me dis : « c'est possible de faire et de vivre ainsi », et je pense à la douceur des instants, à la beauté des lieux, à la rigueur des visages, et pas du tout à l'art.

J'ai retourné toutes les pièces, inspecté les placards du couloir, le grenier a pris un grand courant d'air. Rien à faire, je ne retrouve pas ce panier. J'y vois pourtant ma mère y

déposer une pochette en cuir noir, une sorte de mini cartable, une trousse d'écolier en pénitence. Il y a dedans un appareil-photo, la scène remonte à plus de trente ans (oui, bien trente), pourtant le souvenir est aussi net qu'une radiographie posée sur une boîte lumineuse. Il s'agit précisément d'un appareil-photo publicitaire, un Polaroid siglé *L'Express*, un journal progressiste alors, avec un liseré de trois couleurs au niveau du capot, le drapeau du combat. Aujourd'hui, pour remercier les abonnés, l'hebdomadaire doit offrir des cafetières connectées, des séjours hors saison en thalassothérapie ou des accès VIP au Cirque d'Hiver. À l'époque, c'était un Polaroid, et je n'en reviens pas d'écrire à *l'époque* pour dire la période de mon adolescence, période qui me semble proche et lointaine, perdue au fond d'une longue vue.

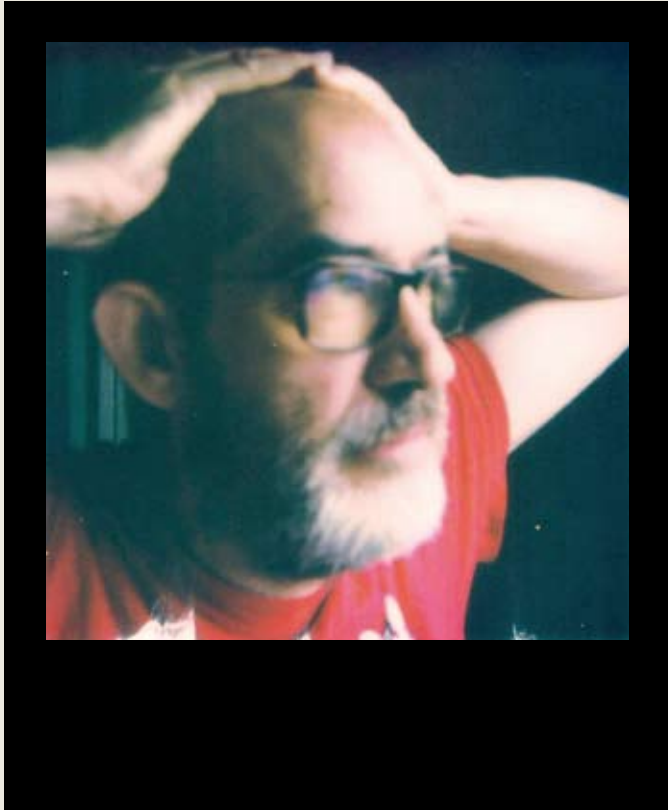
Au printemps 2016, devant ma *tristesse scopique* (une expression de Marie, toujours précise dans son vocabulaire), mon époux m'offrit un appareil Polaroid vintage, avec le nécessaire pour faire ma *petite Patti* (une expression de mon époux), trois pellicules de huit, soit 24 *images poten-*

tielles (une expression de moi). J'étais comme une gamine au pied du sapin, je manipulais mon nouveau jouet dans tous les sens, j'étais à nouveau forte, avec l'envie d'affronter le réel et d'en extraire toutes les beautés. Les premiers clichés furent désastreux, des aplats de noirs, des triangles cra-moisés dans les angles, là le bout d'une guirlande éteinte... Je trouvais sur internet des pages entières où de nouvelles copines dissertaient pour résoudre mon problème : je devais mettre les pellicules en bas du frigo, précipiter dans le noir l'épreuve à peine extraite de la chambre, exercer des mouvements erratiques lors de la levée des couleurs. N'est pas Patti qui veut – petite ou grande – et mon fidèle compagnon regardait impuissant les murs s'orner de minuscules tableaux abstraits. C'était bientôt le salon des refusés.

Consciente des difficultés et des aléas de la technique remis au goût du jour par une bande de bobos sans scrupule, je décidais de rationaliser ma nouvelle pratique. L'idée me vint de me discipliner par la série. N'avoir qu'un seul motif me permettrait de corriger les défauts dans la constance et de finaliser des solutions personnelles, au pire inédites.

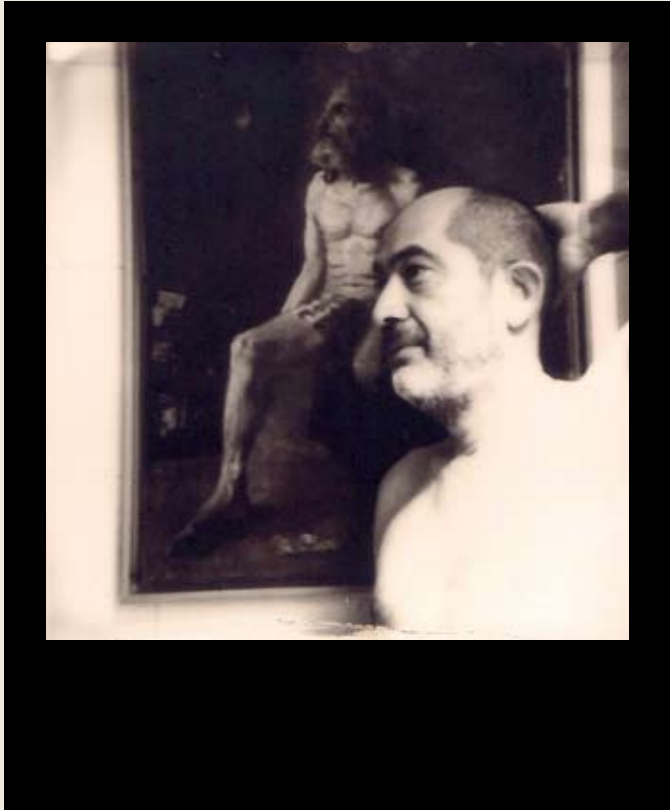
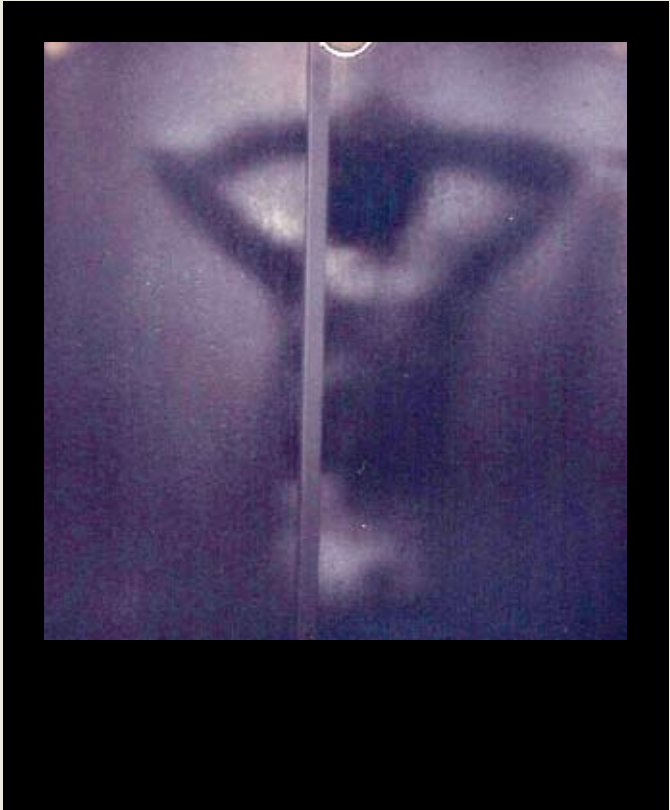
J'eus peur de m'ennuyer avec la nature morte : collectionner des fleurs sans cœur, des crânes sans âme ou des fruits sans vie me parut indigne des enjeux. Il fallait une vanité vivante, il fallait enregistrer les traces du vrai, de la vie, de l'action. Ma chatte développa un enthousiasme restreint face à l'ampleur de ce projet. Mon tropisme photographique la laissait sans voix, voir même un peu dédaigneuse face à l'objectif, oreilles et queue basses. Alors, futée, j'optais pour mon époux, un gaillard sur les épaules duquel on peut compter. Il nous restait à jouer des coudes.

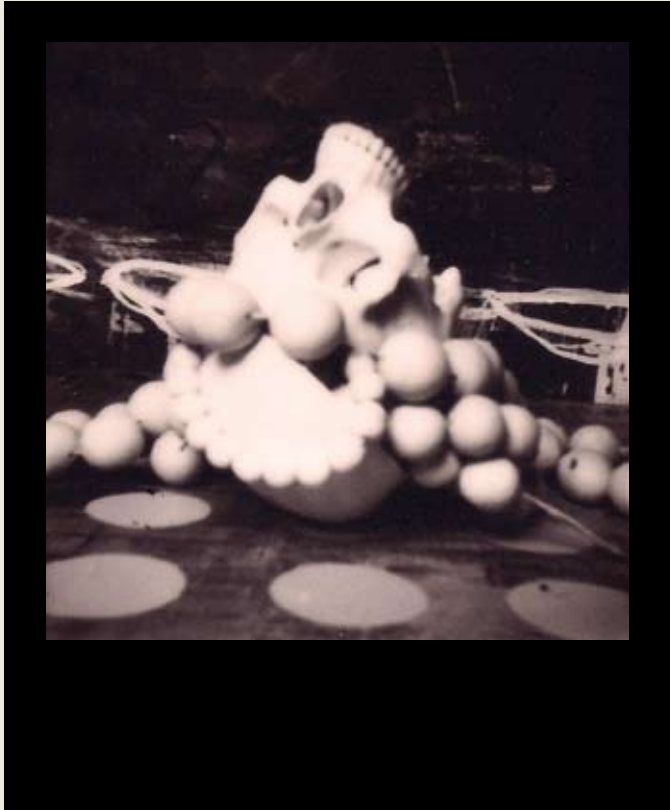
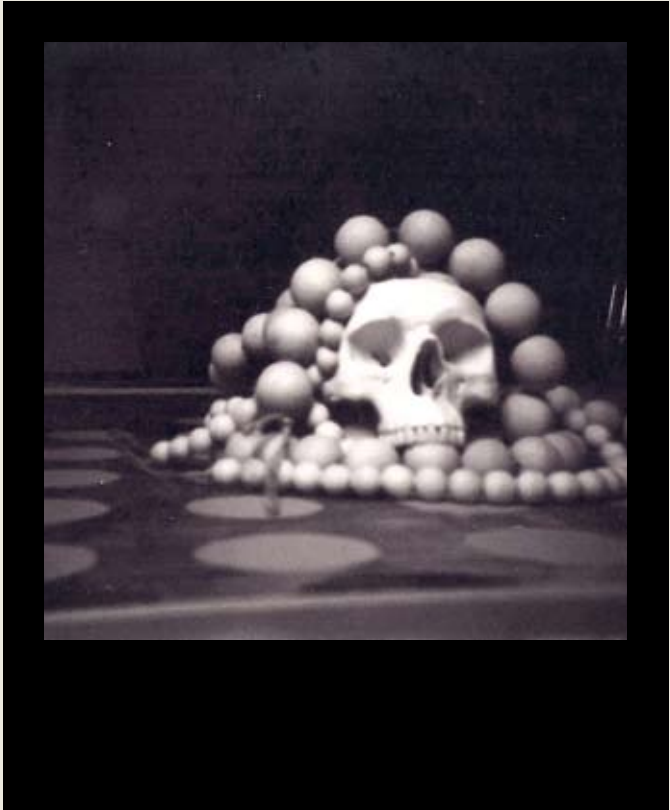
Le soir, après une journée d'atelier, avec Marie on fait la guerre des P.S., quatre pouces s'agitent sur deux claviers, c'est la bataille nocturne des initiales, le ring des lettres peut durer jusqu'à l'aube. Je commence très classique par *Post Scriptum*. Un peu furieuse de la facilité, elle me répond *Parti Socialiste*. *Parodie Sérieuse*, *Parade Sérieuse*, *Petite Section*, *Paul Simon*, *Plan Séquence*, *Pour Sûr*... Le cliquetis du téléphone recouvre lentement la nuit, la lueur tamisée de l'écran donne à la chambre un aspect fantomatique. On décide de s'endormir sur *Plein Soleil*.



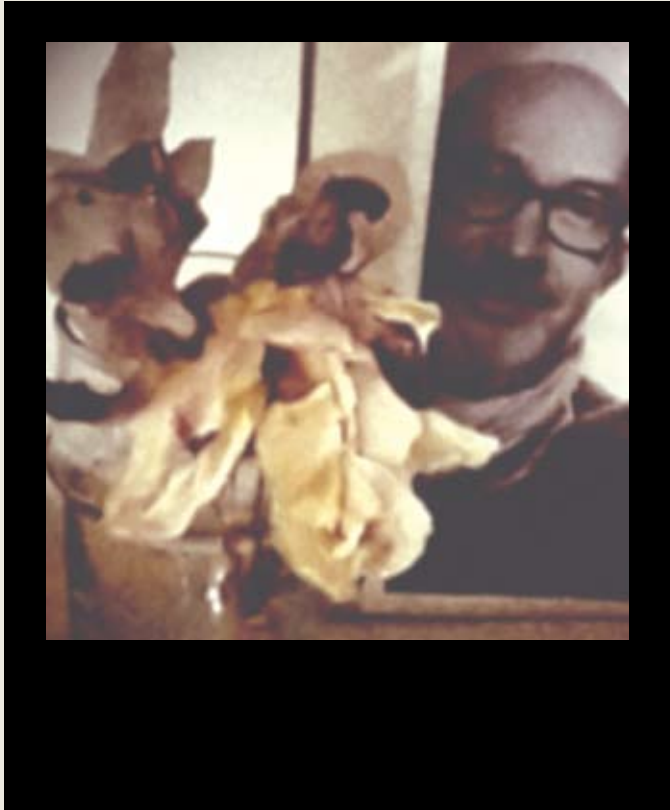






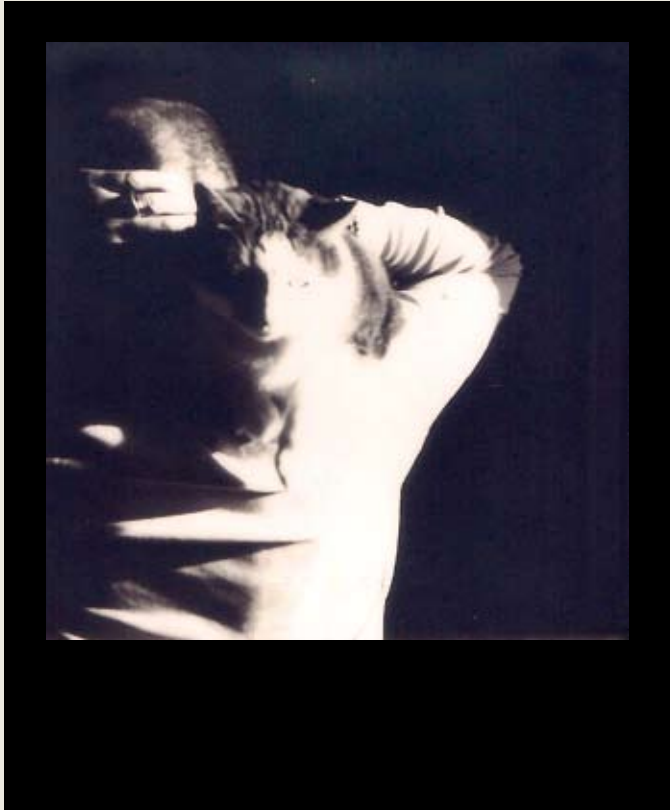






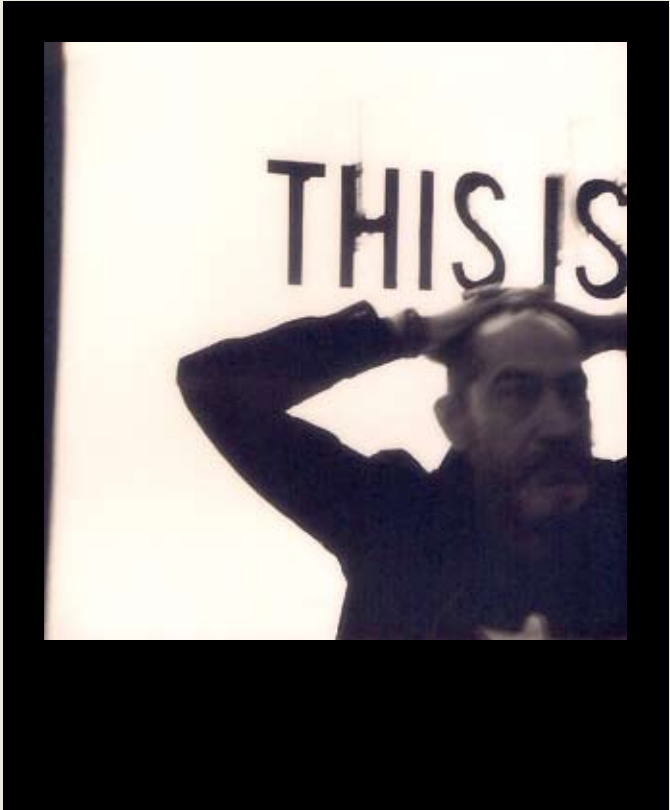












2 AGRAFES
4 COULEURS
14,8 CENTIMÈTRES
20 PAGES
21 CENTIMÈTRES
26 POLAROÏDS
90 GRAMMES
4 628 CARACTÈRES
DELPHINE DE LUPPÉ
FRÉDÉRIC DE LACHÈZE

LA VERSION PAPIER EST IMPRIMÉE À LA FRANÇAISE POUR UNE LECTURE À L'ITALIENNE

